

## Le devenir philosophie de la science

Michel Bourdeau

Comte a résumé l'ensemble de son oeuvre en deux grandes étapes : dans le *Cours de philosophie positive* (sa « première carrière »), il a transformé la science en philosophie, dans le *Système de politique positive* (sa « seconde carrière »), il a ensuite transformé la philosophie en religion. Ce bref rappel est une façon de mettre en relief la profonde originalité d'une position comme celle de Comte. Pour nous, c'est un philosophe, et son but serait alors de rendre la philosophie plus scientifique, d'où les accusations de scientisme, mille fois répétées. En réalité, son point de départ ne se trouve pas dans la philosophie, où il n'a jamais suivi aucun cursus, mais dans les sciences, et plus précisément dans une insatisfaction devant l'état des sciences de son époque. On ne comprendrait donc rien à la position de Comte si on ne voyait pas qu'elle repose dès le départ sur une attitude ambivalente à l'égard de la science. Certes, d'un côté, la science, est la forme suprême de la connaissance. Le dernier des trois états qui résument la marche de la civilisation est l'état positif, c'est-à-dire scientifique et industriel. Mais, telle qu'elle s'est développée dans les temps modernes, la science a pris une forme insatisfaisante, au plan tant théorique que pratique, ou social. Il est donc indispensable de lui faire prendre un autre cours, de la réformer, ce qui veut dire : de la rendre plus philosophique.

La clé de cette projet se trouve dans le contraste entre philosophie naturelle et philosophie morale, un contraste que la philosophie positive vient précisément abolir. Pour en rendre compte, un retour sur deux grands moments s'impose : le passage de l'état théologique à l'état métaphysique, qui aboutit à la séparation entre philosophie naturelle et philosophie morale; puis le passage de l'état métaphysique à l'état positif, où philosophie naturelle et philosophie morale sont à nouveau réunies. Ce dernier passage ne s'est d'ailleurs pas fait en un instant. Pour Comte, seule l'astronomie a atteint le stade de la pleine positivité et, dans la physique de son temps, il discerne ce qu'il appelle « un positivisme bâtard ». — Cette façon dont la philosophie positive, i. e. la science devenue philosophie, abolit la distinction entre philosophie naturelle et philosophie morale conduit au deuxième point que j'aborderai: la position de Comte renvoie à la question de l'unité de la science et au double statut de la science finale qu'est la sociologie. La réunification n'a lieu qu'avec la création de celle-ci, qui constitue un évènement capital dans l'histoire de l'humanité. C'est elle qui transforme la science en philosophie.

Avant d'en venir là, toutefois, deux remarques. Tout d'abord, une mise au point terminologique, sur les sens de *philosophie* chez Comte. Le premier, le plus général se trouve dans l'énoncé de la loi des trois états : « L'esprit humain, par sa nature, emploie successivement dans chacune de ses recherches trois méthodes de philosopher, dont le caractère est essentiellement différent et même radicalement opposé: d'abord la méthode théologique, ensuite la méthode métaphysique, et enfin la méthode positive. De là, trois sortes de philosophies, ou de systèmes généraux de conceptions sur l'ensemble des phénomènes, qui s'excluent mutuellement: la première est le point de départ nécessaire de l'intelligence humaine; la troisième, son état fixe et définitif: la seconde est uniquement destinée à servir de transition »<sup>1</sup>. Ici, théologie et science sont des philosophies, alors que ce que nous appelons *philosophie* ne correspond, de façon approximative, qu'à ce qui est désigné sous le nom de métaphysique. Par *philosophie* il faut entendre « système général de conceptions sur l'ensemble des phénomènes », ce qui correspond, plus ou moins, à ce qui sera appelé plus tard *Weltanschauung*, conception du monde.

Mais quand il s'agit de rendre la science plus philosophique, le mot prend un sens plus étroit et ne désigne plus que la philosophie positive. « En un mot, déclare Comte au début du *Cours* dans un *Avertissement* qui n'est pas reproduit dans l'édition Hermann, c'est un cours de *philosophie positive*, non de *sciences positives*, que je me propose de faire ». On notera toutefois que philosophie positive et science positive ne sont opposées que pour mieux être réunies, ce qui renvoie à notre fil directeur : il s'agit de rendre la science plus philosophique.

Ce sens étroit, Comte l'avait dégagé alors qu'il avait à peine plus de vingt ans, comme en témoigne une lettre qui apporte un précieux éclairage sur la façon dont il conçoit les rapports de la science et de la philosophie. Au point de départ se trouve la critique de l'introspection. Croire que l'esprit puisse s'observer lui-même est une illusion et pour bien étudier l'esprit, il faut l'examiner dans ses oeuvres, qui sont les sciences. De cette façon « on peut s'élever à des règles sûres et utiles sur la manière de diriger son esprit. Ces règles, ces méthodes, ces artifices, composent dans chaque science ce que j'appelle sa *philosophie* »<sup>2</sup>. Une fois dégagée la philosophie de chaque science, on peut chercher ce qu'elles ont en commun. On obtiendrait ainsi ce que Comte appelle « la philosophie générale de toutes les sciences »; et il ajoute alors : « Tu vois par là que les philosophies, et la philosophie générale seraient des sciences tout aussi sûres que les autres ». C'est bien la tâche que s'assignera l'auteur du *Cours* : les sciences positives étant déjà constituées, ce qui reste à faire c'est, pour

---

1 *Cours de philosophie positive*, 1<sup>e</sup> leçon, Hermann, Paris, 1975, t. 1, p. 21. Les références au *Cours* seront désormais données sous la forme suivante : *CPP*, suivi du numéro de la leçon, de l'indication du tome de l'édition Hermann et de la page.

2 Lettre à Valat du 24 septembre 1819, in *Correspondance Générale*, Pierre Arnaud et Paulo Carneiro (éds.), Paris-La Haye, Mouton, vol. 1, 1973, p. 59. On remarquera au passage la grande modernité du texte, où est pour la première fois dégagé, et explicitement désignée comme telle, la notion d'épistémologie régionale. Il y a bien chez Kant une philosophie des mathématiques, mais qui penserait à aller la chercher dans ce qui s'intitule *Esthétique transcendantale*?

chacune, d'en dégager la philosophie; et le résultat peut être considéré indifféremment comme philosophique ou comme scientifique.

La seconde remarque concerne la méthode suivie par Comte, et plus particulièrement la façon dont il approche la science. La philosophie, bien souvent, ne voit dans la science qu'un corps de doctrines, de théories, sans se soucier de ce que, pour qu'il y ait science, encore faut-il qu'il y ait des savants. C'est pourquoi Comte, lorsqu'il publie en 1825 des *Considérations philosophiques sur la science et les savants*, avait conscience d'introduire un point de vue novateur. Les trois états sont mis en correspondance avec trois classes sociales, ou trois figures : le prêtre, le philosophe, le savant. De ce texte, on retiendra un double enseignement : le lien étroit existant entre la philosophie entendue au sens classique et la métaphysique (c'est le philosophe qui incarne l'état métaphysique); la distinction établie entre le savant et le philosophe: il y a des sciences positives, mais la philosophie positive est encore à constituer.

*L'apparition de la philosophie et la distinction entre philosophie naturelle et philosophie morale.*

Dans le premier des deux moments qui vont maintenant nous occuper, il convient de distinguer à nouveau deux événements, qui ont tous deux eu lieu à l'époque du polythéisme: l'apparition de la philosophie, puis la séparation entre la philosophie naturelle et la philosophie morale.

*Du prêtre au philosophe.* La naissance de la philosophie en Grèce, au temps des présocratiques, constitue une profonde rupture. Avec ceux qu'on a encore appelé *physiologues*, c'est un nouveau mode de pensée qui apparaît: on passe du concret à l'abstrait; pour expliquer les phénomènes, on ne recourt plus à des agents surnaturels, produits de l'imagination et censés doués, comme l'homme, d'une volonté (Jupiter ou Neptune), mais à de pures entités (le feu, l'eau, le *nous* d'Anaxagore). Si le miracle grec constitue un événement sans précédent, c'est que, pour la première fois, l'humanité s'affranchit de la tutelle de la théologie : « Cette mémorable révolution dans l'organisation du corps scientifique est résumée pour l'observateur par la distinction tranchée qui s'établit, dès ce moment, entre le nom de philosophe et celui de prêtre »<sup>3</sup>. C'est bien l'apparition de la philosophie, et plus précisément de la métaphysique (Zénon et ses paradoxes) dans l'état théologique.

*Du philosophe au savant : le grand schisme provisoire, philosophie naturelle et morale.* Mais ce nouveau mode de pensée ne tarde pas à se heurter à une difficulté, due à la diversité des objets étudiés : les phénomènes naturels aussi bien que les phénomènes moraux, le monde et l'homme, le macrocosme et le microcosme. Dans l'immédiat, il s'ensuit la nécessité de suivre deux voies distinctes : la philosophie se dédouble, selon qu'elle

---

<sup>3</sup> *Considérations philosophiques sur la science et les savants* (désormais abrégé en CPSS), dans *Écrits de jeunesse*, P. Carneiro et P. Arnaud (éds.), Mouton, Paris, 1970, p. 349-50.

s'intéresse au monde ou à l'homme. Un nouveau sens de *philosophie* apparaît et, avec le temps, l'expression *philosophie naturelle* devient trompeuse car comme en témoigne le titre du grand ouvrage de Newton, la philosophie naturelle avait cessé d'être de la philosophie et recouvrait ce qu'il conviendrait plutôt d'appeler sciences d'observation.

« Les philosophes avaient d'abord espéré pouvoir mener de front le perfectionnement des conceptions sur l'homme moral et sur la société, avec celui des théories relatives aux phénomènes physiques. La suite de leurs travaux rendit enfin sensible la nécessité d'une séparation totale entre ces deux ordres de recherches. [Les] doctrines sociales [...] restèrent théologiques, tandis que les autres devinrent métaphysiques, et se rapprochèrent, par conséquent, davantage de l'état positif. [...] Ce fut ainsi que s'établit peu à peu une organisation spirituelle entièrement différente de celle des castes sacerdotales. Les noms de savant et de philosophe, qui d'abord, en se séparant de celui de prêtre, étaient restés équivalents entre eux, devinrent à leur tour parfaitement distincts l'un de l'autre. Le premier ne s'appliqua dès lors qu'aux penseurs livrés à la culture des connaissances physiques, et dont l'existence isolée, même en spéculation, du mouvement de la société, fut encore plus purement théorique que celle des premiers sages de la Grèce. Le second ne désigna plus que ceux qui s'occupaient exclusivement des études morales et sociales, et qui désormais, s'efforcèrent de participer toujours davantage au gouvernement spirituel. En un mot, la distinction est, dès cette époque, essentiellement la même que celle qui subsiste encore aujourd'hui. [...]

C'est au moyen de cette division qu'ont eu lieu tous les progrès ultérieurs de l'esprit humain. Les sciences, entièrement isolées, ont pu désormais s'étendre, se subdiviser, et se perfectionner, et devenir peu à peu positives, de métaphysiques qu'elles étaient à l'origine de cette période, sans troubler l'économie sociale. La philosophie, concentrant ses forces sur un point unique, a pu déterminer dans la masse des nations policées le passage du polythéisme au théisme, et développer ainsi dans toute son énergie la puissance des doctrines théologiques pour civiliser le genre humain »<sup>4</sup>.

*La fin du grand schisme et le pouvoir unificateur de la sociologie.*

Comme le précédent, le moment qui reste à examiner recouvre plusieurs siècles : il comprend à nouveau deux grandes étapes, associées l'une à Descartes et l'autre à Comte.

*Le positivisme incomplet.* Avec Descartes, chacune des deux branches de la philosophie avance d'un pas : la philosophie naturelle devient positive, et la philosophie morale, métaphysique. Cette « première tentative directe pour la formation d'un système complet de philosophie positive »<sup>5</sup> se heurte toutefois à une double

---

4 CPSS, p. 350sq.

5 CPP, 45<sup>e</sup> leçon, t. 1, p. 842.

limitation. La théorie des animaux machines, tout d'abord, orientait la science du vivant dans une fausse direction. Le *Cours* revient à plusieurs reprises sur cette extension forcée du mécanisme aux phénomènes biologiques et montre qu'elle était à la fois indispensable et inévitable.

D'ailleurs, de façon plus générale, affirmer que la philosophie naturelle est devenue positive ne va pas sans difficulté et il faut plutôt parler d'un positivisme bâtarde, ou incomplet. Le point est établi dans la 28<sup>e</sup> leçon, à propos de la théorie fondamentale des hypothèses. « Les diverses hypothèses employées aujourd'hui par les physiciens doivent être soigneusement distinguées en deux classes : les unes, jusqu'ici peu multipliées, sont simplement relatives aux lois des phénomènes ; les autres, dont le rôle actuel est beaucoup plus étendu, concernent la détermination des agents généraux auxquels on rapporte les différents genres d'états naturels »<sup>6</sup>. La résilience de ce dernier type renvoie à la structure de l'esprit humain, telle qu'elle ressort de la loi des trois états. « Quoique la métaphysique ne constitue elle-même [. . .] qu'une grande transition générale de la théologie à la science réelle, une transition secondaire, et, par là, beaucoup plus rapide, devient ensuite nécessaire entre les conceptions métaphysiques et les conceptions vraiment positives »<sup>7</sup>. Cet état de la physique constitue donc un intermédiaire historiquement indispensable, mais voué à disparaître dès lors qu'il a rempli sa fonction, comme le montre l'exemple de la théorie cartésienne des tourbillons : historiquement considérée, en introduisant l'idée d'un mécanisme quelconque, elle représentait un incontestable progrès par rapport aux explications proposées un peu plus tôt par Kepler mais, ce service une fois rendu, il a bien fallu se résoudre à l'abandonner.

Débarrasser la science de scories métaphysiques qui l'encombrent encore, c'est donc une façon de la rendre plus philosophique, mais cela reste un aspect secondaire. L'erreur rédhibitoire du cartésianisme est ailleurs, dans son refus d'étendre jusqu'aux phénomènes intellectuels et moraux la méthode positive, qui se trouve ainsi privée de toute véritable universalité. Avec le *cogito* ou avec la morale provisoire, Descartes admettait implicitement que l'étude de l'homme individuel ou social restait en dehors du grand mouvement scientifique. Il rompait ainsi la fragile unité instaurée au treizième siècle par la scolastique, et la philosophie morale se retrouvait à nouveau séparée de la philosophie naturelle. Au bout du compte, il n'a donc fait que « modifier, par un dernier amendement général, le partage primordial organisé par Aristote et Platon entre la philosophie naturelle et la philosophie morale, en faisant avancer chacune d'elle d'une phase »<sup>8</sup>.

*La science devient philosophique, et la philosophie scientifique.*

---

6 *CPP*, 28<sup>e</sup> l., t. 1, p. 458.

7 *Ibid.*

8 *CPP*, 56<sup>e</sup> leçon, t. 2, p 571.

Commençons par la fin, à savoir les nouveaux rapports établis entre science et philosophie par la création de la sociologie.

Transformer la science en philosophie, c'est abolir la distinction entre philosophie naturelle et philosophie morale, qui attribuait à la science l'étude du monde extérieur, du macrocosme, et à la philosophie (c'est-à-dire à la métaphysique), l'étude de l'homme, du microcosme. Or c'est bien ce qui se produit dans le *Cours*. Le chemin qui va du premier volume au sixième, des leçons de mathématique aux leçons de sociologie « élève peu à peu l'esprit scientifique proprement dit à la dignité finale d'esprit vraiment philosophique, en dissipant à jamais la distinction provisoire qui devait subsister entre eux tant que l'évolution préliminaire du génie moderne n'était pas suffisamment opérée »<sup>9</sup>.

Cette fois encore, donnons la parole à Comte, dans un texte écrit tout entier au futur :

« Mais, quand l'inévitable apparition d'une vraie philosophie, émanée enfin de la science réelle, aura suffisamment enlevé à la métaphysique actuelle le seul privilège qui puisse lui attacher maintenant des esprits consciencieux, cet unique vestige de son antique prépondérance disparaîtra spontanément.

Alors se dissipera totalement le grand schisme préparatoire consommé, par Aristote et Platon, entre la philosophie naturelle et la philosophie morale [...]. L'unité mentale, vainement poursuivie avant le temps sous la noble impulsion scolastique, résultera irrévocablement de la convergence journalière entre une science devenue philosophique et une philosophie devenue scientifique; l'étude de l'homme moral et social obtiendra, sans résistance, le juste ascendant normal qui lui appartient dans le système de nos spéculations, parce que, cessant d'être hostile à l'actif développement des contemplations les plus simples et les plus parfaites, elle y puisera nécessairement sa première base rationnelle, pour y réfléchir ensuite de lumineuses indications générales. [...] Il serait oisieux d'ailleurs d'examiner si, dans ce mouvement final, les savants s'élèveront à la philosophie, ou si les philosophes reviendront à la science. On peut seulement assurer que, chez l'une et l'autre de ces deux classes actuelles, cette indispensable transformation réciproque éprouvera l'active résistance d'une majorité étroite et intéressée. D'heureuses exceptions individuelles viendront toutefois, des deux parts, former le noyau spontané de la nouvelle corporation spirituelle, dès lors indifféremment qualifiée de scientifique ou philosophique, sous la commune prépondérance permanente d'une éducation générale »<sup>10</sup>.

*La sociologie comme clé de la solution : son double statut, son pouvoir unificateur.* Pour que la philosophie devienne scientifique, une dernière extension de la méthode positive était nécessaire. Il fallait que l'étude de l'homme ne soit plus abandonnée à la pensée théologico-métaphysique; il fallait en d'autres termes que soit constituée une science de l'homme, ou plus exactement de l'humanité. Si Comte voit dans la naissance de la

---

9 *CPP*, 58<sup>e</sup> leçon, t. 2, p. 749.

10 *CPP*, 57<sup>e</sup> leçon, p. 638-639.

sociologie un événement sans précédent c'est que, les phénomènes proprement humains devenant enfin l'objet d'une étude positive, la distinction entre philosophie naturelle et philosophie morale devient caduque. Tel est en définitive le sens à donner à la fondation de la sociologie : grâce à elle, la méthode positive acquérait enfin une pleine universalité, en même temps que le point de vue humain retrouvait la prépondérance normale dont il avait été provisoirement privé. Avec elle, la science, jusque là cantonnée à l'étude des phénomènes naturels, prend possession des phénomènes moraux que la théologie continuait à revendiquer comme siens. La marche ascendante, suivie dans le *Cours*, qui va du monde à l'homme, restaure l'unité perdue en satisfaisant simultanément des exigences tenues pour séparées. Avec la sociologie, la science pour la première fois devient humaine.

La principale des conclusions générales du *Cours* consiste à lui confier la présidence de l'échelle encyclopédique, ce qui lui confère un double statut. C'est une science comme les autres ; mais en tant que science finale, elle présuppose et récapitule toutes les autres. Là encore, l'idée était présente dès 1825 : parcourant les divers degrés de l'échelle encyclopédique qui conduit jusqu'aux « savants en physique sociale », Comte remarque que, « étudiant une classe de phénomènes qui, par leur nature, dépendent des lois de tous les précédents, ils auront indispensablement besoin d'une éducation préliminaire qui les familiarisent avec la connaissance des méthodes et des résultats principaux de toutes les autres sciences positives, seule base rationnelle de leurs travaux propres. Ayant ainsi constamment sous les yeux l'ensemble des connaissances physiques, ils seront inévitablement conduits à construire, directement la philosophie positive, aussitôt que leur science spéciale aura fait assez de progrès pour ne plus absorber exclusivement toute leur activité »<sup>11</sup>. Aussi est-ce la seule qui puisse être appelée indifféremment science et philosophie. Comme cette dernière, c'est un point de vue, en surplomb, d'où il est possible de considérer les autres sciences: « le point de vue sociologique est désormais, en tous genres, le seul vraiment philosophique »<sup>12</sup>. La page de titre des trois derniers volumes du *Cours* la désigne d'ailleurs non comme science sociale mais comme philosophie sociale.

#### *La science en procès.*

On voit à quel point on est loin du scientisme avec lequel le positivisme est trop souvent identifié. Comte propose bien plutôt de remettre la science à sa place. À la question : Qu'est-ce que Comte reproche aux sciences? Comment justifier cette volonté de les rendre plus philosophiques? La réponse est double : le souci d'unité de la science; mais aussi la fonction sociale qu'elle doit remplir, ce qui nous renverra encore à la sociologie.

---

11 CPSS, p. 356.

12 CPP, 58<sup>e</sup> leçon, t. 2, p. 722.

*L'unité de la science.* La question du rapport entre science et philosophie est étroitement liée à celle de l'unité de la science. Rendre la science plus philosophique, ce n'est pas seulement réunifier les deux parties de la philosophie séparée par les Grecs, c'est aussi montrer les liens entre les sciences qui se sont peu à peu développées. Alors qu'on parle *des sciences*, ce qu'il s'agit de montrer, c'est l'unité de *la science*.

Pour aborder la question, Comte distingue deux types d'unité : l'unité objective et l'unité subjective. Au plan objectif, il n'y a pas d'unité mais au contraire un éclatement de l'être, une diversité irréductible de phénomènes. Notre désir d'unité est aveugle et, quand il s'agit d'unité objective, il a besoin de se soumettre au contrôle de l'expérience : « dans son aveugle instinct de liaison, notre intelligence aspire presque à pouvoir toujours lier entre eux deux phénomènes quelconques, simultanés ou successifs ; mais l'étude du monde extérieur démontre, au contraire, que beaucoup de ces rapprochements seraient purement chimériques et qu'une foule d'événements s'accomplissent continuellement sans aucune vraie dépendance mutuelle ; en sorte que ce penchant indispensable a autant besoin qu'aucun autre être réglé par une saine appréciation générale »<sup>13</sup>. Mais, socialement, cette diversité devient dispersion et il est indispensable de faire une place à une autre forme d'unité, que Comte appelle *unité subjective*.

Affirmer l'unité de la science, c'est réagir contre les effets indésirables de la division du travail, qui menacent de compromettre ces mêmes progrès scientifiques qu'elle contribue à réaliser, c'est chercher à ramener les esprits dispersifs à la considération de l'ensemble. Et ceci, c'est le travail du philosophe. On retrouve l'opposition entre esprit d'ensemble et esprit de détail, et la caractérisation de la philosophie comme système général de conceptions sur l'ensemble des phénomènes, qui figure dans l'énoncé de la loi des trois états.

Ce travail d'unification prend deux formes. La première, c'est la classification des sciences, l'échelle encyclopédique, où les sciences ne sont plus que les chaînons d'une même chaîne. La seconde, c'est la création de la sociologie, étant entendu que l'idée que Comte se fait de la sociologie est très différente de celle que nous connaissons aujourd'hui. Pour lui elle n'est pas seulement, comme on l'a vu, indifféremment science sociale et philosophie sociale; c'est aussi la science finale, qui présuppose et comprend toutes les autres.

Cette fois-ci, à la différence de l'unité objective, « il en est tout autrement quant à la source intérieure des théories humaines, envisagées comme des résultats naturels de notre évolution mentale, à la fois individuelle et collective, destinés à la satisfaction normale de nos propres besoins quelconques. Ainsi rapportées, non à l'univers, mais à l'homme, ou plutôt à l'Humanité, nos connaissances réelles tendent, au contraire, avec une évidente spontanéité, vers une entière systématisation, aussi bien scientifique que logique. On ne doit plus alors concevoir, au fond, qu'une seule science, la science humaine, ou plus exactement sociale, dont notre

---

13 *Discours sur l'esprit positif*, (désormais abrégé en : 1844), A. Petit (éd.), Paris, Vrin, 1995, p. 146-147.

existence constitue à la fois le principe et le but, et dans laquelle vient naturellement se fondre l'étude rationnelle du monde extérieur, au double titre d'élément nécessaire et de préambule fondamental »<sup>14</sup>.

*Science et société.* Si Comte veut rendre la science plus philosophique, c'est aussi parce que l'idée qu'il s'en fait n'est pas celle qu'on s'en fait d'ordinaire. Pour le positivisme, la science a une double fonction : elle sert de base rationnelle à l'action de l'homme sur la nature; mais c'est aussi la base spirituelle de l'ordre social. Et l'on retrouve encore le point de vue sociologique, car cette épuration de la science qui la transforme en philosophie répond à une demande populaire : « Le public, qui ne veut devenir ni géomètre, ni astronome, ni chimiste, etc., éprouve continuellement le besoin simultané de toutes les sciences fondamentales, réduites chacune à ses notions essentielles: il lui faut, suivant l'expression très remarquable de notre grand Molière, *des clartés de tout*. [...] Le public sent de plus en plus que les sciences ne sont pas exclusivement réservées pour les savants, mais qu'elles existent surtout pour lui-même »<sup>15</sup>.

Quelques mots, pour conclure. Comte a-t-il réussi dans son entreprise, la science est elle devenue plus philosophique? Il ne le semble pas. Les savants ont massivement refusé de suivre la voie qui leur était proposée. Mais on pourrait en dire autant de ceux qui, comme les membres du cercle de Vienne, ont voulu rendre la philosophie plus scientifique.

De ce qui précède, on retiendra essentiellement deux points. Le *Cours* est considéré, à juste titre, comme un grand classique de la philosophie des sciences; mais il ne faut pas oublier pour autant que, dès cette époque, Comte adopte à l'égard de la science une attitude ambivalente. La critique de la science commence avant 1848 ! Et ce point est important quand il est question du rapport entre les deux carrières. — On retiendra encore le statut éminent accordé à la sociologie: c'est elle qui est chargée d'accomplir ce devenir philosophie de la science. Pour bien comprendre le *Cours*, il importe de voir, comme il est dit dans la première leçon, que l'ouvrage poursuit deux buts : un but général, exposer le système des sciences, un but spécial, fonder la sociologie. Et l'échec de Comte tient peut-être aussi au fait que, tout comme les savants, les sociologues se sont écartés de la voie que leur indiquait le fondateur de leur discipline.

---

14 1844, p. 89-90.

15 1844, p. 196-197.